

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
France... Un an, 33 fr. 8 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LES ATTAQUES BRITANNIQUES CONTINUENT A PROGRESSER



Les Allemands avaient tenté avant-hier une très vive contre-attaque sur les points Longeval et Bois Delville enlevés de haute lutte par nos alliés britanniques quelques jours auparavant. Malgré la présence de Guillaume qui était venu stimuler l'ardeur de ses soldats, l'effort allemand n'aboutit d'abord qu'à un moindre succès, du reste éphémère, puisque les Tommies ont repris depuis la presque totalité du terrain perdu, tandis que sur le reste du secteur de nouvelles attaques étaient déclenchées.

A propos de Cervantes

Il y a des Espagnols qui ne sont jamais contents, qui ne le seront jamais, qui ont juré de ne l'être jamais, quoi qu'on fasse ou qu'on dise, pour eux, d'obligeant ou de flatteur. Tel est leur caractère, telle est leur ferme volonté. Assurément, cette attitude disgracieuse n'est pas le fait de tous leurs compatriotes, mais c'est un trait de mœurs qui n'est pas excessivement rare de l'autre côté des Pyrénées. Il faut le déplorer particulièrement aujourd'hui que de louables efforts sont tentés de part et d'autre pour rapprocher nos deux pays et dissiper entre nous tous les vieux malentendus.

Dans cet esprit de concorde et de fraternité intellectuelle, une enquête fut organisée récemment à Paris, au sujet de Cervantes, par un de nos plus aimables confrères de la presse étrangère, M. Garcia Calderon. « La littérature », conviée à donner son avis sur le grand écrivain espagnol, répondit avec un bel empressement à cette invitation; et les réponses, auxquelles je me fis un devoir d'apporter ma contribution, furent publiées par *La Revue*. Il va sans dire que l'illustre auteur de *Don Quichotte* se vit couvert de fleurs. A part quelques dissonances inévitables, le couvert d'éloges fut unanime, admirable de zèle et de bonne volonté admirative. De si méritoires intentions auraient dû désarmer les critiques les plus austères. Eh bien! il s'est trouvé un collaborateur de *La Epoca* pour en manifester son mécontentement. Tant de diatribes le laissent insatisfait. Sous le pseudonyme discret de « Zeda », cet esprit chagrin se demande d'abord si tous ces Français qui errent au chef-d'œuvre ont bien lu le livre immortel dont ils osent parler.

En ce qui me concerne, il en doute fort, attendu, dit-il, que j'ai cité, parmi les épisodes marquants du livre, celui de « l'armée de Mambrin ». Il l'avais écrit « l'armée de Mambrin ». Tous les Espagnols savent que, dans notre langue, un armet est un casque. Vais-je en conclure que le critique de *La Epoca* ignore le français, comme il ne manquera pas lui-même de faire des gorges chaudes sur l'ignorance française, si l'un d'entre nous commettait la même bévue en espagnol? Ce serait évidemment fort exagéré, car je le crois très capable de lire convenablement une enquête dans une revue française. Mais pourquoi ces façons latilonnées? N'est-il pas permis de se tromper, avec la meilleure volonté du monde? Certains de nos voisins nous reprochent avec acrimonie d'estropier le castillan dans nos citations: il n'est que trop vrai, malheureusement! Seulement, quand on pêche soi-même, on devrait être un peu plus indulgent pour les péchés d'autrui.

Non seulement le critique de *La Epoca* reproche à quelques-uns de nos écrivains de n'avoir point lu *Don Quichotte*, mais il se lamente encore sur l'incompréhension des autres. L'intelligence profonde et réfléchie de ce chef-d'œuvre, voilà qui vaudrait mieux que toutes les exclamations laudatives! Et il rappelle, à ce propos, une phrase de Henri Heine: « Vous m'aimez, dites-moi: ce n'est pas assez! Il serait préférable de me comprendre ».

Oui, c'est entendu! Les Français ne comprennent ni l'Espagne, ni les Espagnols! Et nous espérons que, par réciprocité de courtoisie, ils admettront que les Espagnols ne comprennent ni la France ni les Français. Mais, cette précaution oratoire une fois prise, il est modeste de penser que, si le trésors du génie et de l'âme castillane nous échappe, certaines gentillesses nous en restent du moins accessibles. Disons plus: il est probable que le côté humain de nos œuvres étrangères ne peut manquer de nous émouvoir. Car enfin, si barricadé dans sa péninsule que soit un Espagnol, si retranché dans son particularisme jaloux, il est un homme comme nous.

Pour ce qui est de *Don Quichotte*, le grief d'ignorance, adressé à des Français, est réellement par trop injuste. Aucun livre n'a été plus traduit, plus illustré par nos peintres et nos graveurs, plus admiré ni plus lu, chez nous, que celui-là. Mais le censeur de *La Epoca* ne veut tenir compte que de la dernière enquête publiée par « *La Revue* », et il trouve qu'elle est singulièrement incomplète et superficielle. C'est le défaut de toutes les enquêtes littéraires, qui sont à la critique ce qu'est l'instantané au portrait. J'imagine qu'aucun d'entre nous ne s'est mis à relire Cervantes avant de répondre aux questions de M. Garcia Calderon. Et puis enfin, il faut bien songer aux circonstances actuelles. En pleine guerre allemande, c'est moins le hidalgo de la Manche que nous avons voulu considérer que le paladin de l'idéal et de la justice. Mais surtout nous avons voulu faire plaisir à nos voisins, et, à travers leurs grands écrivains, leur montrer que c'étaient eux-mêmes que nous aimions.

Louis Bertrand.

Ce que l'on dit

En attendant...

Excelsior vient de consacrer un écho mérité aux souffrances des pauvres chiens que les rigueurs administratives — et la crainte de la rage, qui est le commencement de la sagesse — condamnent, en ces jours de canicule, soit au port de la muselière, soit à rester chez eux.

Excelsior juge avec raison que cette loi est cruelle, mais juste. Mieux vaut encore que votre toutou soit embêté qu'enragé, car s'il était enragé, c'est vous qui seriez embêté, si j'ose dire.

Seulement, je tiens à faire remarquer que, pour des raisons apparemment mystérieuses, la muselière pour les chiens c'est comme les décorations pour les hommes: bien malin qui dira pour quels motifs il en est qui l'ont, et d'autres qui ne l'ont pas.

(Je suis en train de vous raconter une fable à la façon du bon La Fontaine, quoique avec moins de talent: mais vous ne vous en apercevrez qu'à la fin.)

Je reprends... On peut diviser actuellement les chiens de la capitale et de sa banlieue en trois grandes catégories: 1° Ceux qui continuent à ne rien porter du tout et à vaguer en toute liberté à leurs petites affaires; 2° ceux qui, n'ayant pas de muselière, sont promenés en laisse par leurs propriétaires qui, devenus leurs serviteurs patients et fidèles, se font traîner à leur remorque; 3° les pauvres cabots qui portent véritablement la muselière.

Jetez un regard dans n'importe quelle rue, et vous verrez que je ne mens pas. D'où cette conclusion, qui s'impose: que les seuls chiens qui sont forcés d'obéir aux règlements administratifs sont ceux qui manquent de protections. Pour les autres, il est des accommodements avec le Ciel.

Et je parie que ça sera la même chose pour l'impôt sur le revenu.

C'était ça, mon apologue!

Pierre Mille.

La fourrure qui sera à la mode à la fin de cet été est la peau de chacal.

Pourquoi spécialement cette peau de chacal plutôt que toute autre fourrure? Est-ce parce que le Boche pullule dans nos bois?

Non. Mais nos amis les Russes viennent de découvrir un nouveau procédé de préparation de cette peau. Les chacals, on le sait, abondent également en Russie.

La nouvelle préparation fera la peau de chacal semblable à celle du jaguar. On en coupera des étoles, des manchons, des doublures de manteaux.

Déjà, n'avions-nous pas vu Mme Georgette Leblanc et Mme Rubinstein affublées de peaux de tigres?

Après Raemackers, caricaturiste neutre et francophile, nous allons recevoir la visite d'un caricaturiste serbe, M. Frano Angeli Radovani.

M. Frano Angeli Radovani est en ce moment en Angleterre où, présenté par son compatriote, le sculpteur Mestrovic, il obtient un succès considérable pour son talent d'un réalisme très vigoureux.

Mais le succès de M. Radovani tient aussi à son odyssée.

Fait prisonnier par les Autrichiens et amené à l'état-major, il proposa aux officiers de faire leurs portraits.

Bientôt, il devint célèbre et même un des familiers à l'état-major des armées de François-Joseph.

Un jour, tandis qu'un général tenait la pose, Frano Angeli Radovani monta par la fenêtre. On ne le retrouva plus. Il s'embarqua à bord d'un navire de commerce anglais et arriva à Liverpool, puis à Londres, où il exposa à la Galerie des Beaux-Arts.

Au cours de ses pérégrinations, Angeli avait pu garder les croquis faits durant sa captivité.

La fortune, paraît-il, lui sourit outre-Manche.

Paris fera certainement bon accueil à ce héros et artiste serbe.

Le 14-Juillet fut à Londres un jour fleuri, palpitant d'étendards, mais surtout ce que nos amis appellent « un jour de récitation ».

Les poètes français fournirent, bien entendu, une grande part dans ces réceptions, témoin ce mono-

logue qui fait fureur dans les music-halls de Londres et dont nous ne donnons que la substance.

— Bon, c'est le 14-Juillet, se dit le provincial anglais. Je vais aller au théâtre. Je m'assois, et je vois une jolie femme, vêtue de trois couleurs et qui, des bleuets, des coquelicots et des marguerites plein les mains, annonce: « Je vais vous dire *Fleurs de France*, un poème spécialement écrit pour nous par M. Miguel Zamacois. » Alors, elle dit une très belle chose, que je n'ai pas comprise, car elle était dite en français, mais qui devait être très belle, car tout le monde a bien applaudi. Alors, je suis sorti pour entrer dans un autre théâtre. Sur la scène, une belle dame, vêtue de trois couleurs et portant dans ses bras des coquelicots, des bleuets et des marguerites, déclare: « Je vais vous dire *Fleurs de France* », etc., etc.

Notre provincial fait ainsi une dizaine de salles: partout, on lui récite des vers français.

Il conclut:

— Je vais aller à Paris afin d'entendre des chansons anglaises.

Il aura raison. Lise Berty et miss Campton lui chanteront *Tipperary*.

Et cela consolidera l'Entente.

Depuis qu'a été promulguée la loi sur les stupéfiants, les pharmaciens de Paris vivent sous le régime de la terreur. « Taisez-vous! Méfiez-vous! », croient-ils lire en lettres flamboyantes dans leurs boîtes, et ils soupçonnent tout client d'être affilié à la police.

Méfiez-vous du vieux monsieur qui vient vous demander d'une voix pleurarde un peu de chloral, parce que le bruit de la rue l'empêche de dormir. Méfiez-vous du jeune élégant aux yeux brillants, à l'accent fébrile, qui vous offre de l'or, beaucoup d'or, pour un peu d'opium.

Si le pharmacien a l'âme ferme, inaccessible à la pitié comme à l'appât du lucre; s'il sait dire « non », rien ne se passe.

Mais si le pharmacien manifeste quelque faiblesse humaine, crac! Les deux clients grimés se transforment en agents de la Tour Pointue; et jours de prison, amendes, de pleuvoir!

Il est vrai que l'opiomane se reconnaissant toujours à certains signes, quelques potards intelligents le « débusquent » du premier coup d'œil. Et alors faudra-t-il obliger les policiers à devenir opiomanes pour réussir dans leurs enquêtes?

Nous lisons dans l'ineffable *Chick*, de Berlin, cette ineffable information:

« Les récoltes seront extrêmement abondantes en Turquie. Le haut commandement turc a donné à plus de dix mille soldats des permissions spéciales pour aider à rentrer la récolte. Et, signe favorable, neuf sur dix des soldats n'ont pas reparu à la caserne à la date fixée pour leur retour, ce qui indique bien que le travail de la récolte était plus colossal encore qu'on ne l'avait prévu. Néanmoins, pour le bon ordre, les déserteurs sont recherchés et l'on en a déjà pendu un sur cinq parmi ceux qui ont été rattrapés. »

Aurait-on de l'esprit, en Allemagne?

Alors, ils ne l'ont pas fait exprès.

Les Parisiens sont encore émerveillés de la belle allure des troupes du tsar. Les Austro-Boches en pâtissent chaque jour. Mais le kaiser savait déjà à quoi s'en tenir sur l'abnégation et le courage du soldat russe.

C'était il y a bien longtemps déjà, lors du premier voyage en Russie du kaiser, alors à peine kronprinz. Le tsar et l'empereur allemand passaient une revue à Tzarcoie-Selo.

Le petit Guillaume s'approchait des soldats, les haranguait. Tout à coup, il se tourna vers le tsar et lui demanda:

— Sont-ils aussi obéissants que les soldats allemands?

— Tu vas voir, dit le tsar.

Et avisant un soldat au port d'armes, il lui dit:

— Jette-toi dans le fossé.

Le fossé était large et extrêmement profond. Le soldat russe fit le salut militaire et s'élança. Le tsar, qui était une sorte de géant, eut juste le temps de rattraper le soldat par son sac et de le replacer dans le rang.

Le petit Guillaume dut s'avouer colossalement étonné. Il le sera davantage.

Le Veilleur.

CROQUIS

Le Sucre

« Ce n'est point par indiscretion que j'ai entendu l'autre jour la conversation des deux femmes placées près de moi au *tea-room*. C'est sans doute parce que nos tables étaient trop rapprochées ou — plus simplement encore — parce qu'elles parlaient trop fort. »

— Vous ne sauriez croire, disait l'une, combien ma cuisinière a de mal à pouvoir trouver du sucre...

— C'est une calamité, surenchérit l'autre. Je m'imaginais fort bien les avatars de votre domestique, puisque je connais par la mienne toutes les ruses qu'il faut employer actuellement pour obtenir quelques malheureuses livres...

Mes deux voisines furent interrompues dans leurs jérémiades par l'arrivée de la serveuse qui posa doucement le plateau devant elles. Outre les deux tasses, le pot de lait, le pot d'eau chaude, le pot de lait, la soucoupe aux citrons et les assiettes de friandises, la jeune fille, au tablier à bavette, avait placé sur ce plateau un sucrier ventru, largement garni de la précieuse denrée. Et puis, discrètement, elle s'était éclipcée, tandis que reprenait la conversation qui parvenait à mes oreilles :

— Je crois que vous aimez le thé très léger, n'est-ce pas, chère amie ?

— *Very, very well*, comme disent nos alliés...

Et, le breuvage étant trop fort encore, il fallut ajouter quelques gouttes d'eau chaude.

— Vous prenez du lait ?

— Un nuage...

Et puis ce fut le tour du sucre :

— Combien de morceaux ?

— Un seul...

— Moi aussi.

Et les deux femmes se parlaient dans l'oreille il me fut impossible de saisir ce qu'elles pouvaient se dire, mais bientôt le bavardage reprit et ces phrases alors retinrent mon attention :

— ...Bien entendu, ma chère amie ! Il est tant de personnes qui mettent dans leur thé trois ou quatre morceaux... Je ne me fais aucun scrupule d'agir de la sorte, puisqu'en somme rares sont les femmes qui n'en prennent qu'un seul...

Et j'entendis comme un vague bruit de porcelaine heurtée.

Il y eut alors un silence, mais de courte durée. — Mon mari, continua ma voisine, a pris la déplorable habitude de donner à nos deux petites filles ce que ses parents appelaient « un canard »...

— Mais le mien aussi, chère amie...

— ... et je suis persuadée que si Jannine et Claire étaient avec moi aujourd'hui je ne pourrais faire autrement que de leur donner cette affreuse gourmandise...

— Croyez bien que si mon petit Claude m'accompagnait il en serait de même...

— Savez-vous, chère madame, faisons comme si nos chéris étaient là...

Et j'entendis encore comme un vague bruit de porcelaine heurtée.

Mais, quelques pas plus loin, un affreux carlin se mit à aboyer.

— Comprenez-vous, reprit l'une des deux voix, comprenez-vous que l'on puisse amener un chien dans un salon de thé ?

— L'idée ne m'en viendrait même pas, repartit l'autre ; ces bêtes sont charmantes, c'est vrai, mais un peu encombrantes. Il faut à chaque instant s'occuper d'elles...

— Et satisfaire à leurs moindres caprices, conclut la première en regardant à la table voisine.

En effet, pour calmer son carlin, un vieux monsieur à barbe blanche le gavait littéralement de sucre.

De nouveau, près de moi, les deux femmes chuchotèrent, qu'il élevant le ton :

— Mais n'avez crainte, voyons, on ne peut rien nous dire. Admettez un instant que nous ayons chacune un chien et que ces chiens aboient, il faudrait pourtant les faire taire, alors...

Et, pour la troisième fois, j'entendis comme un vague bruit de porcelaine heurtée.

Cependant, les minutes s'enfuyant, le salon se vidait peu à peu. Une à une les tables se dégarnissaient et mes deux voisines, non sans avoir échangé encore quelques propos amers sur la cherté des vivres, quittèrent à leur tour le *tea-room*. C'est alors que pour la première fois je me décidai à jeter un regard curieux sur le gueridon qu'elles venaient d'abandonner. Son ordre parfait sur lui-même. Les petites serviettes bien pliées n'avaient pas été touchées et les pots presque pleins attestaient le peu de gourmandise ou d'appétit de mes bavardes. Sans doute, avaient-elles été trop absorbées par le feu de leur intéressante conversation. Du moins tout me portait à le croire, car en détaillant mieux je m'aperçus que l'assiette de gâteaux était restée intacte, intacte aussi les citrons, les toasts et les muffins, intacts les brioches, le cake et les sandwichs, mais...

... Mais le sucrier était vide.

Emmanuel Sheridan.

REPRISE DE NOTRE OFFENSIVE SUR LA SOMME

Nous enlevons les lignes allemandes sur les deux rives

NOUS CONTINUONS A PROGRESSER AU NORD DE VERDUN

Après la vigoureuse préparation d'artillerie à laquelle nous faisons allusion hier, notre infanterie s'est portée à l'attaque des positions ennemies de part et d'autre de la Somme et, d'un



élan puissant autant que précis, elle a atteint le but qui lui était fixé.

L'expérience de la guerre moderne a montré, en effet, qu'un lien de lancer les troupes d'assaut à l'avance, en leur prescrivant seulement de se porter le plus loin possible, il fallait leur assigner à l'avance un objectif délimité. On gagne à cette tactique méthodique d'éviter les déformations de la ligne, qui peuvent amener des surprises, et surtout de pouvoir couvrir les troupes par des tirs de barrage efficaces, une fois qu'elles se sont rendues maîtresses du terrain. Il est impossible, en effet, de régler un tir de barrage pendant la bataille, parce que les communications sont trop précieuses, et que la vapeur et la poussière gênent l'observation. Il faut donc que le tir soit dirigé contre des positions repérées à l'avance, et, par suite, que la progression de l'infanterie soit arrêtée devant ces positions.

C'est ainsi que l'attaque d'hier devait s'emparer, au nord de la Somme, du terrain compris entre la ligne d'Hardecourt à Hem et le chemin de fer à voie étroite qui passe à environ un kilomètre à l'est d'Hardecourt, à six cents mètres à l'est de Hem, de manière à élargir le saillant qui se termine à ce dernier village. Toute cette bande de terrain, sillonnée de tranchées, parsemée d'ouvrages que l'ennemi avait encore renforcés en ces derniers jours, est en notre pouvoir.

Au sud, le front d'attaque commençait au sud-ouest d'Estrées, vers Soyécourt, et s'étendait sur une longueur de huit kilomètres jusqu'à Barleux. Sur toute cette étendue, la première tranchée allemande, qui est une tranchée nouvelle, organisée en hâte, après les premiers échecs de l'ennemi, a été enlevée. Dans la journée d'hier, nous avons complété notre gain par une autre attaque dirigée contre Estrées et la hauteur qui domine, au nord-ouest, Vermandovillers, sur une longueur de trois kilomètres ; et, de ce côté également, la première position allemande est tombée entièrement en notre pouvoir.

Nos alliés anglais ont appuyé notre mouvement par une attaque simultanée dans le secteur qui touche à notre position d'Hardecourt : ils ont encore gagné du terrain au bois Delville et à Longueval, et progressé notablement entre Longueval et Bazentin.

Nous avons, d'autre part, fait des opérations heureuses au nord de Verdun : un ouvrage for-

tifié au sud de Fleury a été pris par nous, et nous avons avancé notre ligne à l'ouest de l'ouvrage de Thiaumont.

Sur le front russe, en même temps que l'armée Sakharov continue à presser les Autrichiens en déroute sur la Basse-Lipa, une forte offensive se dessine du côté de Riga. Un bombardement intense l'a préparée durant trois jours, et la solennité voulue des communiqués russes nous donne tout lieu d'avoir bon espoir.

Non moins que la vigueur de ces offensives, c'est leur concordance qui met les Allemands dans une situation de plus en plus difficile. Le temps n'est plus où ils pouvaient rêver de battre leurs adversaires successivement. L'Entente a mérité son nom. Elle a acquis l'unité de desseins qui a fait défaut à tant de coalitions. Le résultat ne s'est pas fait attendre, car déjà on devine l'embaras d'un ennemi qui, pris entre divers dangers, ne sait auquel courir et risque d'arriver partout trop tard.

Jean Villars.

Les Russes ont commencé une vigoureuse offensive dans le secteur de Riga

PÉTROGRAD, 19 juillet. — Un télégramme de Riga à la Gazette de la Bourse dit :

Déjà 8 heures du matin, tout le front russe s'est embrasé d'un feu d'artillerie si violent que toute la ville tremble. La population est très excitée et circule dans les rues, se communiquant joyeusement les nouvelles du commencement de l'offensive russe.

Les Russes ont déjà enlevé trois lignes de tranchées ennemies et ont fait de nombreux prisonniers.

Les Allemands, qui ne s'attendaient pas à une



Les quatre grands chefs russes qui mènent l'offensive de Riga aux Carpates.

offensive aussi vigoureuse, prononcent des contre-attaques furieuses pour reprendre le terrain perdu, mais ils sont repoussés par les rafales du feu de l'artillerie russe.

Les Allemands ignorent l'objectif d'Evert

LONDRES, 20 juillet. — Le correspondant du Times, à Pétersbourg, qui est actuellement avec les armées du général Evert, a été témoin, le 14 juillet, d'un vif combat dans la région de Baranovitchi. Ce jour-là, les Allemands attaquèrent, dans l'espoir de reconquérir les positions importantes que les Russes leur avaient enlevées pendant la quinzaine pré-

récente, et pour essayer de gêner autant que possible l'exécution des plans russes sur d'autres points.

« Ce fut, dit le correspondant, une action acharnée qui coûta cher aux Allemands, dont l'attaque échoua. »

Il ajoute : « Quels que soient les plans élaborés pour le groupe d'armées de l'ouest, dont Evert est le commandant en chef, ils restent, pour les Allemands, aussi secrets que précédemment. »

Des combats acharnés se livrent dans le secteur de Loutsk

Zurich, 20 juillet. — Selon l'Az-Est de violents combats se déroulent sur le front de l'armée Linsingen. L'armée russe de Kaledin est entrée en action et essaie de percer sur plusieurs points le front de Linsingen.

Dans la direction de Loutsk, à l'est de Ugrinow, les combats continuent avec une violence extrême. Au nord-ouest de cette ville, les Russes essaient également de percer le front austro-allemand.

Les Autrichiens en ont assez

Londres, 20 juillet. — Le correspondant du Times, M. Washburn, qui a assisté à la grande victoire remportée par le général Sakharow sur la Basse-Lipa, a envoyé à son journal une description de la bataille.

Mon impression, dit M. Washburn, est que les Autrichiens refusent tout honnement de se battre maintenant, après leur résistance au début, et se rendent en masse plutôt que de risquer d'être taillés en pièces, dans leur retraite, par la cavalerie russe, qui rend des services extraordinaires par les mouvements qu'elle opère de tous côtés.

Le fait que nous avons capturé, aujourd'hui, deux commandants de régiments, avec l'état-major de l'un d'eux, montre que les officiers ne sont guère, de leur côté, plus acharnés au combat que leurs soldats.

Les journaux allemands avouent l'échec de Linsingen

Zurich, 20 juillet. — Le Journal de Berlin à Midi écrit au sujet de l'offensive russe :

« Par l'intervention des renforts russes, l'offensive de l'armée de Linsingen a été enrayée et celui-ci a dû se mettre sur la défensive. Il est notamment à remarquer que, vu l'offensive générale de nos ennemis, il ne s'agit maintenant chez les Etats centraux que de maintenir principalement le terrain conquis, tandis que nos adversaires ne peuvent réaliser leur but, c'est-à-dire chasser l'ennemi de leur territoire. Si les Etats centraux réussissent à conserver leurs positions, cela est déjà un succès. »

Comment est mort Battisti

Zurich, 20 juillet. — On a publié à ce sujet des informations nombreuses et contradictoires. Le Nouveau Journal de Vienne donne aujourd'hui la version que voici sur la mort du député du Trentin :

« Fait prisonnier près du Monte-Corno, Battisti avait opposé aux soldats autrichiens une résistance acharnée. On eut beaucoup de peine à le déarmer. Enchaîné, Battisti fut amené sur une voiture à Trente, où son père habite encore. Il fut pendu. L'exécution a été faite par le bourreau de Vienne, nommé Lang, qui avait été appelé télégraphiquement. »

L'indignation en Italie

Rome, 20 juillet. — Des manifestations de profond regret et d'indignation pour l'exécution du député du Trentin, M. Battisti, par l'Autriche, sont signalées dans toute l'Italie.

Des souscriptions sont ouvertes pour lui ériger un monument à Trente.

Plusieurs cérémonies commémoratives solennelles sont annoncées à Rome, Milan et autres villes.

De nombreuses dépêches de condoléances sont envoyées à la veuve de M. Battisti.

LA FARINE LACTÉE NESTLÉ

est composée d'une poudre de biscuit spécial et de lait condensé sucré. Par l'emploi d'une solution de malt sa digestion est grandement facilitée aux bêtes et sa valeur nutritive augmentée. Le meilleur succédané du lait maternel. Son emploi prévient ou combat les affections intestinales si dangereuses aux nourrissons pendant l'époque des grandes chaleurs. Facilite le sevrage. Meilleure et moins chère que le lait de vache. Recommandée depuis près d'un demi-siècle par les autorités médicales du monde entier. En vente dans toutes les Pharmacies, Herboristeries et bonnes Epicerie.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 20 Juillet (718^e jour de la guerre)

15 HEURES.

DE PART ET D'AUTRE DE LA SOMME, notre infanterie a attaqué ce matin les positions allemandes et réalisé des avantages marqués. AU NORD DE LA SOMME, NOUS AVONS ENLEVÉ LES TRANCHÉES ENNEMIES DEPUIS LE MAMELON D'HARDECOURT JUSQU'À LA RIVIERE et porté notre ligne à l'est d'Hardecourt, sensiblement le long du chemin de fer à voie étroite qui va de Comblès à Cléry. Sur cette partie du champ de bataille, nous avons fait jusqu'à présent 400 prisonniers.

AU SUD DE LA SOMME, ENTRE BARLEUX ET SOYECOURT, TOUTE LA PREMIÈRE LIGNE DE TRANCHÉES ENNEMIES EST TOMBÉE EN NOTRE POUVOIR.

EN CHAMPAGNE, nous avons pénétré dans une tranchée allemande AU NORD-EST D'AUBERIVE et ramené quelques prisonniers.

EN ARGONNE, les Allemands ont tenté hier, vers 19 heures, un coup de main sur nos petits postes du saillant de BOLANTE. Après un vif combat à la grenade, l'ennemi a été repoussé.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, bombardement continu des REGIONS D'AVOCOURT ET DE CHATTANCOURT. Lutte à coups de grenades SUR LES PENTES NORD-EST DE LA COTE 304.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, nous avons, au cours de la nuit, progressé A L'OUVEST DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT. AU SUD DE FLEURY UN OUVRAGE FORTIFIÉ, PUISSAMMENT TENU PAR L'ENNEMI, A ÉTÉ ATTAQUÉ ET ENLEVÉ PAR NOS TROUPES qui ont capturé plusieurs officiers et 150 hommes.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous consolidons les positions conquises par nous ce matin.

AU SUD DE LA SOMME, NOUS AVONS ELARGI NOTRE FRONT D'ATTAQUE au cours de l'après-midi ET ENLEVÉ ENTièrement LA PREMIÈRE POSITION ALLEMANDE DEPUIS ESTRÉES JUSQU'À LA HAUTEUR DE VERMANDOVILLERS.

Au cours des combats de la journée, nous avons capturé de part et d'autre de la rivière environ 2.900 prisonniers, dont 30 officiers, 3 canons, une trentaine de mitrailleuses et un important matériel sont également restés entre nos mains.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, nous avons continué à progresser, à la grenade, A L'OUVEST DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT. Le chiffre total des prisonniers faits par nous ce matin DANS LE SECTEUR DE FLEURY est de 300, dont 8 officiers.

LA GUERRE AÉRIENNE

Nos avions de bombardement ont effectué de nombreuses opérations dans la nuit du 19 au 20 juillet. Les gares de Thionville, de Montmédy, de Briculles et des bivouacs près d'Azannes (région de Verdun); la gare de Roisel (région d'Amiens), ont reçu de nombreux projectiles.

Un autre de nos avions a également lancé huit obus de gros calibre sur les établissements militaires de Lorrach (nord-est de Bâle).

Communiqué belge

Au cours de la journée du 20 juillet, en divers points du front belge, se sont développés des combats d'artillerie, particulièrement dans la région de Dinande et plus au sud.

Ayuntamiento de Madrid

LA BATAILLE DE LA SOMME

du 1^{er} au 10 Juillet

NOTES D'UN TEMOIN

Le 1^{er} juillet, en liaison avec les troupes britanniques, l'armée française a engagé la bataille, au nord et au sud de la Somme, sur un front de 16 kilomètres environ, et elle a atteint en quelques heures les objectifs fixés par le commandement.

Les opérations au nord de la Somme

A 7 h. 30 du matin, le 1^{er} juillet, le corps français chargé d'opérer au nord de la Somme, en liaison avec l'armée britannique, partit à l'attaque. Il avait à conquérir sur un front de 5 kilomètres environ les premières positions allemandes faites de trois et quatre lignes de tranchées reliées par des boyaux nombreux avec des boqueteaux organisés et le village fortifié de Curlu. L'élan fut ce qu'on pouvait attendre de ces troupes d'élite à qui cinq jours d'une préparation d'artillerie intense avaient donné une extraordinaire confiance. D'un bond, les ouvrages allemands furent emportés. En escaladant, à l'est du village de Curlu, les pentes d'une falaise crayeuse baptisée « la chapeau de gendarme », les soldats de la classe 16 qui voyaient le feu pour la première fois agitaient leurs mouchoirs et criaient : « Vive la France ! » On arriva aux premières maisons de Curlu, et comme on pénétrait dans le village des mitrailleuses installées aux abords de l'église se dévoilèrent. Selon les ordres du commandement, on stoppa aussitôt pour reprendre la préparation. Une demi-heure durant, de 18 heures à 18 h. 30, l'artillerie de destruction fut mise sur le village. A la nuit, l'infanterie française était complètement maîtresse de la place et y repoussait trois contre-attaques parties de la direction d'Hardecourt et fanéées par nos barrages.

Les trois journées suivantes furent d'installation et d'organisation. Le 5 juillet, à 7 heures du matin, les fantassins du 20^e corps attaquaient de nouveau afin de conquérir le village de Hem et le plateau au nord. A 8 h. 30, les tranchées allemandes jusqu'aux abords de la route de Péronne étaient occupées. A 10 h. 55, nous étions en possession de la plus grande partie de Hem ; à 19 heures, les dernières maisons où quelques troupes avaient essayé de résister étaient libres d'ennemis. Nous occupions également, en dépit des efforts des Allemands, les petits bois du mouvement de terrain au nord de Curlu.

Durant ce temps, nos vaillants alliés britanniques soutenaient à notre gauche de très durs combats. Ils avaient successivement emporté Mametz, Montauban et le bois de Bernesley. Le 7 juillet, au matin, ils annoncèrent qu'ils attaqueraient le lendemain le bois des Trônes, voisin de nos lignes. Le général commandant la division française qui opérait à côté d'eux jugea que c'était un acte de « camaraderie militaire » de marcher à la bataille avec nos alliés et il marcha. Le 8 juillet, à 10 h. 10, ces fantassins sortis de leurs tranchées à 9 h. 30 avaient occupé et dépassé Hardecourt-au-Bois et y repoussaient deux contre-attaques débouchant de Maurepas. A 14 h. 30, les Anglais qui s'étaient lancés pour la seconde fois avec un superbe courage sur les ouvrages allemands prenaient les deux tiers du bois des Trônes.

Au sud de la Somme

Au sud de la rivière, des abords de Frise jusqu'en face du village d'Estrées, c'est à 9 h. 30 du matin seulement que fut lancée l'attaque du 1^{er} juillet. Comme dans le secteur nord, elle atteignit en quelques heures tous les objectifs fixés.

Le soir du 1^{er} juillet, la première position allemande, depuis les abords de Frise jusqu'aux lisières d'Estrées était enlevée. Les villages de Dompierre, Beaucourt et Fay étaient occupés par les Français et la progression continuait avec la méthode fixée : destruction par l'artillerie, action d'infanterie, occupation du terrain, organisation.

Le 2 juillet, dans le secteur Sud, l'infanterie s'avancant en fin de matinée pour déborder Frise ; à midi le village était à nous ; on y découvrait une batterie de 77 en bon état et nos troupes, poursuivant leur mouvement, atteignaient la corne Nord-Est du Bois de Méreucourt, tandis que les éléments voisins, ayant enlevé en quelques minutes la tranchée allemande reliant ce même bois au village d'Herbecourt, l'encerclaient complètement. A la nuit, nous tenions l'ensemble du système de défenses entourant Herbecourt.

Assevillers et Flaucourt étaient à nous le 3. Le 4 au matin, des patrouilles de cavaliers s'avancant jusqu'après de Barleux avaient signalé une forte occupation. Malgré la résistance acharnée des Allemands, la légion étrangère emportait, le 4, Belloy-en-Santerre et les troupes voisines occupaient Estrées. Le 5 fut une journée de contre-attaques. Mais aussi bien contre Belloy que contre Estrées, les efforts de l'ennemi, qu'ils fussent de nuit ou qu'ils fussent de jour, ont été inutiles.

Ils n'ont pas arrêté l'exécution de notre programme. Le 9 juillet, le village de Biaches était pris, le 10 nous tenions la Maisonnette, le meilleur observatoire de la région d'où l'on voit tout ce qui se passe du côté de Péronne et le bois au Nord. Les pertes allemandes avaient été énormes.

DERNIÈRE HEURE

LES RUSSES OCCUPENT au Caucase la ville de Kughi

PÉTROGRAD, 20 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Dans la région de Djivizlik, nos éléments ont délogé les Turcs de leurs positions préalablement organisées et ont progressé considérablement pendant la journée du 18 juillet.

A l'ouest de Baibourt, nos cosaques sibériens ont lancé une contre-attaque ; ils ont sabré et passé à la baïonnette de nombreux Turcs et ont fait plusieurs centaines de prisonniers.

Le 18 juillet, nous avons occupé la ville de Kughi, point important des voies convergentes d'Erzinjan vers Harput et Erzeroum. Nous y avons enlevé un dépôt de cuirs et un hôpital avec les blessés.

On rapporte que dans les combats au sud-est de Mouch une division turque, nouvellement arrivée en Arménie, a été défaite. Nous avons enlevé à l'entrée du défilé de Kouplin un grand dépôt d'intendance.

Dans la direction de Moussoul, dans la nuit du 17 juillet, d'importantes forces turques ont pris l'offensive près de Revanduz contre un de nos détachements qui s'est replié vers une position nouvelle.

Dans la région de Senno, il y a eu une vive fusillade contre les Kurdes.

EN PERSE

Dans la région à l'est de Kermanshah, rencontres de patrouilles.

Près d'Ispahan, nous avons défait et dispersé une importante bande de nomades persans, qui nous étaient hostiles.

Sur le Stokhod, les troupes russes enrayent une contre-attaque ennemie

Le 18 juillet, dix-sept aéroplanes ennemis ont opéré un raid contre la gare de Zamir, au nord-est de Baranovitchi. Ils ont jeté 28 bombes sur l'hôpital-ambulance de campagne ; trois hommes du personnel médical ont été tués et cinq blessés ; dix soldats qui y étaient soignés ont été tués et vingt-trois blessés.

Dans la région du Stokhod, l'ennemi a tenté de prendre l'offensive près des villages d'Ougly et d'Arsonovitchi, mais sans succès.

Nous avons arrêté une progression ennemie dans la région des villages de Zviniatchie et d'Ilgarag, au sud-est de Gorchovo.

La crue des eaux du Dniester continue. Toutes les vallées adjacentes sont inondées et sont devenues presque inaccessibles. En maints endroits, des ponts ont été emportés.

Un zeppelin abattu sur le front de Riga

LONDRES, 20 juillet. — On télégraphie de La Haye au Central News que, suivant des nouvelles reçues de Cologne, un zeppelin, qui venait d'effectuer un raid au-dessus de Riga et qui avait été plusieurs fois atteint par le feu des canons russes, a fait naufrage près de Toukkoum. La plus grande partie de l'équipage a été sauvée.

L'aéronef, qui avait subi des avaries graves, a été démonté par des ingénieurs.

Communiqué italien

ROME, 20 juillet. — Commandement suprême : Le mauvais temps persistant entrave l'activité de nos troupes et l'action de l'artillerie, notamment dans la zone montagneuse du théâtre des opérations.

Cependant les combats d'infanterie ont continué hier dans la Haute-Poussa, avec quelques progrès de notre part dans la zone de Borrolo.

Dans la vallée de la Brenta, une de nos batteries a dirigé son tir sur la gare de Marter, parvenant à frapper en plein le bâtiment et un train chargé de troupes.

A la tête de la vallée de Seisera (Fella), dans l'après-midi du 18 juillet, notre infanterie a accompli une hardie irruption à l'est de Mittagshof, provoquant une vive alerte et l'arrivée de renforts sur les lignes ennemies efficacement battues par nos feux.

Le long du reste du front, situation sans changement.

Un avion ennemi a lancé des bombes sur Timau dans le but de provoquer un incendie qui a été aussitôt maîtrisé.

Les Anglais regagnent du terrain à Longueval et dans le bois Delville

(Communiqués britanniques)

15 HEURES 30.

NOUS AVONS ENCORE REGAGNÉ DU TERRAIN DANS LE BOIS DE DELVILLE ET A LONGUEVAL. La lutte se poursuit dans ces secteurs. Ce matin NOUS AVONS AVANCÉ NOTRE LIGNE AU NORD DE NOTRE POSITION LONGUEVAL-BAZENTIN. Nous avons fait quelques prisonniers et enlevé un canon. Nos groupes de mitrailleuses ont sensiblement progressé, la nuit dernière, A L'EST DE LA REDOUTE DE LEIPZIG.

Partout ailleurs, sur le front principal de la bataille, la lutte revêt, en général, le caractère d'un duel d'artillerie, et aucune modification ne s'est produite dans nos positions depuis le dernier rapport.

Il résulte du journal d'un commandant allemand saisi par nous, que le 6^e régiment bavarois de réserve, qui se trouvait en face de nous à Montauban, a perdu trois mille hommes sur un effectif total de trois mille cinq cents. D'après un autre document, un bataillon du 190^e régiment a perdu neuf cent quatre-vingts hommes sur onze cents, et les deux autres bataillons du même régiment ont perdu chacun plus de la moitié de leur effectif.

Nous avons exécuté hier soir, SUR UN FRONT DE TROIS KILOMÈTRES AU SUD D'ARMENTIERES, quelques coups de main importants auxquels les troupes australiennes ont participé. Cent quarante Allemands ont été faits prisonniers.

21 HEURES 10.

AU NORD DE LA LIGNE BAZENTIN-LONGUEVAL, NOS TROUPES ONT AVANCÉ D'ENVIRON UN KILOMÈTRE malgré une résistance obstinée de l'ennemi. Le combat continue, acharné, AU NORD DE LONGUEVAL ET DANS LE BOIS DELVILLE. Aucun changement sur le reste du front.

L'activité des aviateurs anglais

Hier, notre aviation a réussi plusieurs bombardements de jour et de nuit. Plusieurs tonnes d'explosifs ont été jetées avec succès sur des nœuds de chemin de fer, des camps d'aviation et d'autres points importants. Un appareil ennemi a été détruit et plusieurs autres endommagés et contraints d'atterrir. Depuis le 16 courant, quatre de nos aéroplanes ne sont pas revenus.

Les aviateurs français abattent deux appareils ennemis

DANS LA RÉGION DE LA SOMME, un appareil allemand a été abattu hier après-midi par l'un de nos pilotes A L'EST DE PERONNE. Un autre avion ennemi, attaqué par un des nôtres, s'est écrasé sur le sol près de Grémilly (région de Verdun).

Violente canonnade dans le Skager-Rak

CHRISTIANSUND (Skager-Rak), 19 juillet. — Une violente canonnade a été entendue hier matin, entre 10 h. 15 et 11 heures, venant de l'île de Flekkøe.

A 11 h. 50 un zeppelin a été aperçu près du port de Ryvingen. Il se dirigeait le long de la côte et disparut au delà d'Ulva, dans la direction de la Suède.

(On peut rappeler que les premières nouvelles de la bataille du Jutland étaient contenues dans un télégramme semblable, émanant de sources scandinaves.)

Rome commémore le martyr de Battisti

L'AUTRICHE CONSPUÉE

ROME, 20 juillet. — Ce soir, un cortège imposant d'associations avec drapeaux, dont ceux des villes « irrédentistes » et d'innombrables citoyens ayant à leur tête les députés Barzilai et Pais, et des conseillers municipaux, s'est formé place du Popolo pour aller au Capitole commémorer le martyr du Trentin Battisti.

Le long du parcours, sur le corso Umberto I, la Piazza Venezia et la via Araceli, le cortège marchait avec des musiques jouant des hymnes patriotiques accompagnés par les cris de : « A bas l'Autriche ! Mort aux assassins ! » est passé au milieu des haies de la population qui s'associait à cette manifestation solennelle.

Les magasins étaient fermés en signe de deuil.

Devant le palais Venezia, ancien siège de l'ambassade d'Autriche, les drapeaux ont été baissés au milieu de cris réitérés de : « A bas l'Autriche ! »

Le cortège est arrivé sur la place du Capitole, qui était bondée.

Les drapeaux ont été placés au balcon du palais où se trouvaient le maire, prince Colonna, avec les adjoints et les conseillers municipaux.

Le maire, les professeurs Canti et Salvemini et l'ancien député Oliva ont prononcé des discours vibrants de patriotisme, commémorant le héros et flétrissant la barbarie inouïe des ennemis.

Ces discours ont été longuement acclamés.

Enfin, on a adopté par acclamation, au milieu des applaudissements, un ordre du jour glorifiant le sacrifice de Battisti, flétrissant l'Autriche qui, en conformité de sa tradition, a pendu un prisonnier de guerre, exaltant dans la mémoire de Battisti tous les martyrs de la liberté et de l'indépendance de la Patrie, constatant que pendant que les enfants d'Italie combattaient héroïquement, le plus grand ennemi, appui, unique de l'Autriche, blessé dans sa dignité et son droit l'Italie et demandant au gouvernement national de répondre à la provocation austro-allemande par une déclaration de guerre à l'Allemagne, l'interdiction de tous les ennemis, la saisie de leurs biens et affirmant plus que jamais la volonté inébranlable de continuer la guerre jusqu'à la victoire.

Pendant que la grosse cloche du Capitole sonnait, le cortège s'est dissout aux cris de : « Mort à l'Autriche ! Guerre à l'Allemagne ! Vive l'Italie ! »

Les manifestants se sont dirigés vers la place Colonna, où une musique a joué à l'occasion de la patronimique de la reine Marguerite. Les hymnes patriotiques et des nations alliées ont été accueillis par de nouvelles manifestations d'un grand enthousiasme.

La Roumanie renforce son artillerie à la frontière bulgare

BUKAREST, 19 juillet. — Le roi de Roumanie a, on le sait, signé un décret formant une nouvelle brigade d'artillerie lourde destinée à renforcer les défenses de la frontière.

Cette brigade est déjà sur la frontière roumaino-bulgare.

M. Filipescu et M. Take Jonesco ont pris part aujourd'hui à une conférence où a été discutée la situation internationale.

LA DISETTE OUTRE-RHIN

Nouvelles émeutes à Aix-la-Chapelle

LONDRES, 20 juillet. — On mande de Maestricht qu'une émeute a eu lieu lundi à Aix-la-Chapelle, provoquée par la cherté et l'extrême rareté de certaines denrées, notamment du beurre et de la viande. Les ménagères allant aux provisions avant trouvé les boutiques fermées organisèrent aussitôt une manifestation et protestèrent contre la guerre.

Les gendarmes, sans attendre aucun ordre, chargèrent le cortège à coups de sabre. Deux femmes furent blessées. Un soldat en uniforme a été arrêté au moment où il faisait entendre des cris contre la guerre. Il va être traduit en conseil de guerre sous l'inculpation de haute trahison. (Radio.)

Dans les autres villes d'Allemagne, la situation n'est pas meilleure. A Charlottenbourg, des magasins de vivres et de beurre ont été pris d'assaut.

Les Russes sont victorieux sur toute l'étendue de leur front



UNE TRANCHEE DE SOUTIEN EN BUKOVINE



UNE BATTERIE DE CAMPAGNE EN POSITION



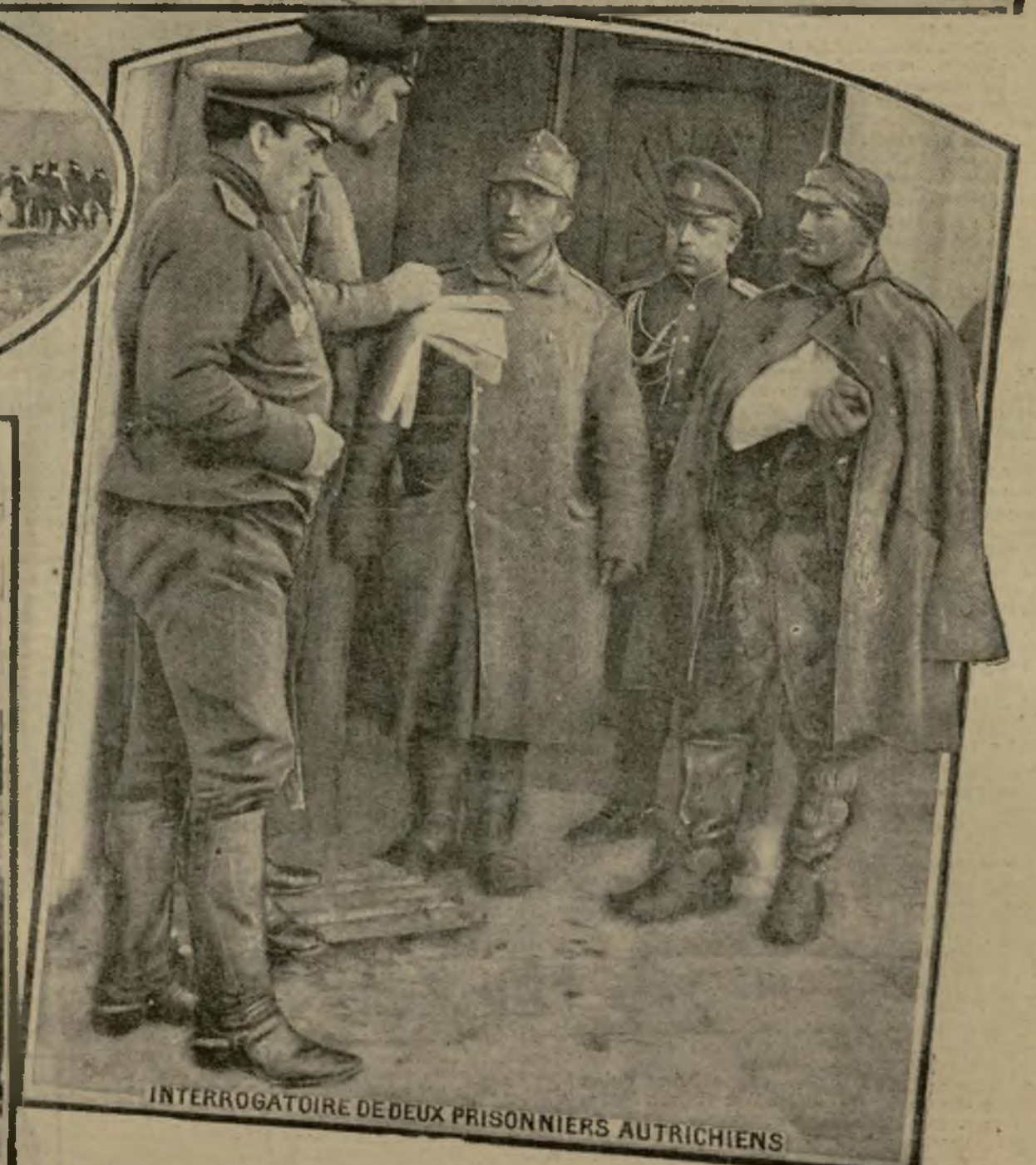
UNE FEMME INCORPORÉE DANS UN RÉGIMENT D'INFANTÉRIE



APRÈS LA PRÉPARATION D'ARTILLERIE, L'ASSAUT DES POSITIONS ENNEMIES



UNE RUE DE KOLOMYIA EN BUKOVINE



INTERROGATOIRE DE DEUX PRISONNIERS AUTRICHIENS

Depuis plusieurs semaines, l'offensive russe, malgré les contre-attaques désespérées des Austro-Allemands, n'a cessé de progresser. Après avoir enfoncé le front ennemi en Galicie et en Bukovine, nos alliés viennent de refouler en Volhynie les troupes sur lesquelles Linsingen comptait pour briser l'élan des armées de Broussiloff. Et voilà qu'aux toutes dernières nouvelles nous

apprenons que, sur le front de Riga où commande Kouropatkine, depuis mercredi dernier, une action des plus énergiques est menée par les Russes, action qui leur a déjà permis, et dès le premier choc, d'enlever trois lignes de tranchées formidables où Hindenburg se terrait faute de pouvoir mieux faire.

LE CONTROLE PARLEMENTAIRE AUX ARMÉES

M. Briand expose à la Chambre les vues du gouvernement

La Chambre a repris hier la discussion de la proposition relative à l'organisation du contrôle parlementaire aux armées.

M. Jean Hennessy intervient le premier. Partisan déterminé du contrôle parlementaire aux armées, il croit indispensable qu'il soit exercé par une délégation nommée directement par la Chambre. C'est là, selon lui, ce que demande l'opinion publique. Très habilement, le député de la Charente fait, d'ailleurs, observer que sous le régime de la censure le contrôle parlementaire est la seule forme sous laquelle l'opinion publique puisse s'exprimer.

Cet argument est très applaudi sur de nombreux bancs de la Chambre.

On a dit que le contrôle se faisait par les députés mobilisés. Voulez-vous, demande M. Jean Hennessy, qu'un gouvernement s'appuie sur des rapports d'officiers députés pour interroger le général en chef ?

Jamais de la vie ! interrompt M. Aristide Briand.

M. Jean Hennessy rappelle que le colonel Driant, qui s'était d'abord montré hostile au contrôle parlementaire, en avait reconnu la nécessité à la commission de l'armée. Comme le colonel Driant, il entend limiter ce contrôle à la préparation des moyens industriels de la guerre et à leur emploi. Mais il n'en réclame pas moins l'organisation.

M. André Tardieu soutient avec brio la thèse exposée dans son rapport.

Son argumentation est claire, simple et précise. Elle peut, chose extrêmement précieuse et rare dans un discours parlementaire, se résumer dans une formule de trois lignes :

« Au contrôle parlementaire qui s'exerce actuellement, mais sous le régime de l'autorisation spéciale, il faut substituer un contrôle légal. »

Et c'est là, explique M. André Tardieu, une nécessité qui résulte de la guerre actuelle. On croit à une guerre courte où le rôle des pouvoirs publics, gouvernement et Parlement, se serait trouvé très restreint. La guerre est longue. On en compte par semaines, par mois, il a fallu compter par années. Or, on avait tout mobilisé, sauf les pouvoirs publics.

Là, le rapporteur paraît adresser au gouvernement un reproche discret :

— Il lui eût appartenu, dit-il, de prendre l'initiative de tout régler, de prévoir les séances accélérées, de régler les rapports des deux Chambres, de définir même la situation des membres du Parlement. (Vifs applaudissements.)

Au lieu de cela, tout a marché au petit bon-heur. Un contrôle parlementaire partiel s'est exercé, en vertu d'un accord entre le gouvernement et le commandement, sous un régime que M. Pion a appelé le régime de la tolérance.

J'ai parlé de ce régime, c'est vrai, dit M. Jacques Pion, mais pour dire qu'il était nécessaire d'y mettre fin !

Soudain, de convaincre, M. André Tardieu s'efforce de démontrer que son texte n'a d'autre but ni n'aura d'autre effet que de traduire en acte les résolutions votées par la Chambre dans son ordre du jour du 22 juin.

Très applaudi, il termine par ces mots :

— Quand les nouvelles étaient moins bonnes, n'importe quel projet de contrôle aurait trouvé une faveur unanime. Aujourd'hui, les nouvelles sont très bonnes et justement pour cela, je vous demande avec insistance d'adopter le projet qui vous est présenté. (Vifs applaudissements.)

La réponse du président du Conseil

Ainsi qu'il l'avait promis mardi, M. Aristide Briand apporte à la Chambre l'avis du gouvernement.

Sur la question de procédure, le président du Conseil n'a rien à dire. C'est à la Chambre de régler la méthode de ses travaux. Sur la question de principe, les vues du gouvernement diffèrent quelque peu de celles exposées par le rapporteur.

M. André Tardieu veut aboutir, en matière de contrôle, à une collaboration intime du Parlement avec le gouvernement et avec le commandement. Avec le gouvernement, très bien, déclare le président du Conseil, mais pas avec le commandement !

— La collaboration avec le commandement, dit-il très nettement, est l'affaire exclusive du gouvernement ! (Vifs applaudissements.)

M. Aristide Briand s'élève contre l'abus qui a été fait des mots : « délégués aux armées », « commissaires aux armées ». Ces mots sont impropres. La Chambre a un droit de contrôle qui provient de son droit de regard et de constatation.

Il ne permet pas une instruction, encore moins un ordre. Le gouvernement contrôle la direction des opérations militaires et le commandement ; la Chambre contrôle les actes du gouvernement.

Le président du Conseil estime, d'ailleurs, qu'on

ne saurait interpréter autrement l'ordre du jour du 22 juin. Dans son premier texte, cet ordre du jour disait bien : « Elle (la Chambre) décide d'instituer et d'organiser une délégation directe aux armées », mais son texte définitif porte : « une délégation directe, qui exercera, avec le concours du gouvernement, etc... »

— Vous voyez, dit M. Briand, que les mots « aux armées » ont été supprimés.

Un intermède comique

Cet argument n'est pas du goût de M. Renaudel, auteur du texte, qui estime que les mots « aux armées » sont sous-entendus. M. Renaudel proteste avec de grands gestes, s'efforçant, suivant son habitude, d'imiter la voix de M. Jaurès. Et du haut de sa montagne d'extrême-gauche où il siège, solitaire, M. Jean Bon, enfant terrible du parti socialiste, lui décoche ce trait :

— Si le texte avait été rédigé en français, il n'y aurait pas de difficulté d'interprétation !

Cette fois, un rire son secoue la Chambre. On sait précisément que M. Renaudel n'aime pas M. Jean Bon et que M. Jean Bon n'aime pas M. Renaudel. Au groupe socialiste, où il était candidat à la commission de l'armée, M. Renaudel faillit récemment être battu par M. Jean Bon qui obtint 26 voix contre 27 à lui-même. Et ce sont des choses qui ne s'oublient pas...

M. Renaudel s'efforce d'ailleurs d'expliquer son interprétation, mais la Chambre ne l'écoute pas. Toute sa faveur va vers M. Jean Bon qui, là-haut, se frotte comme une petite folle.

Une déclaration précise

M. Aristide Briand invite enfin la Chambre à rester dans les limites hors desquelles il ne peut y avoir que confusion de pouvoirs, troubles, inquiétude et dangers :

— Quand vous aurez voté un projet de résolution, conclut-il, vous aurez exprimé un vœu : le gouvernement le fera appliquer très sincèrement. Mais si, le contrôle organisé, des délégués, sous l'influence des circonstances, jugent possible d'entrer dans le domaine du gouvernement, immédiatement le conflit naîtrait entre eux et nous ; et nous viendrions devant vous pour le faire trancher. (Vifs applaudissements.)

Après une intervention de M. Cels, la discussion générale est cloisée. On abordera aujourd'hui les contre-projets.

Au début, M. Deschanel avait prononcé l'éloge de M. Germain Périer, député de Saône-et-Loire, décédé.

Léopold Blond.

AU SENAT

La préparation militaire de la jeunesse sera obligatoire

Le Sénat a voté hier, à l'unanimité, la proposition de loi tendant à rendre obligatoire la préparation militaire des jeunes Français. Divers amendements avaient été déposés par M. de Lamarzelle, notamment pour faire stipuler qu'en aucun cas, aux examens au brevet militaire, les élèves des sociétés agréées ne seraient avantagés au détriment des élèves des écoles libres. Le sénateur du Morbihan les a retirés en présence des déclarations du ministre de la Guerre qui promet d'appliquer la loi dans un esprit d'union sacrée.

Après le vote de divers projets, le Sénat s'est ajourné à mardi prochain, date à laquelle il doit commencer la discussion des loyers.

Nouvelles parlementaires

Les vacances des Chambres

La conférence des présidents des groupes et des grandes commissions s'est occupée hier, à nouveau, de la date à laquelle les travaux parlementaires pourront être suspendus.

La conférence a été d'avis de proposer à la Chambre de s'ajourner tous les jours, la semaine prochaine, pour terminer la discussion sur les commissaires aux armées au cas où ce débat ne serait pas achevé aujourd'hui.

On voterait ensuite les quatre contributions directes. La clôture de la session ne devant pas avoir lieu par décret, il y aura simple prorogation des deux Chambres décidée par elles-mêmes. Il n'y a donc pas nécessité, pour ces Assemblées, de fixer la même date de départ et de retour.

Le Sénat ayant fixé au mardi 25 juillet le commencement de la discussion sur la question des loyers, il pourra prolonger ce débat sans que cela empêche la Chambre de s'en aller en vacances à la fin du mois, comme la grande majorité des députés paraît le désirer.

L'important est que la Chambre rentre au septembre, avant le Sénat, pour la discussion des crédits prévus pour le troisième trimestre.

Ayuntamiento de Madrid

SILHOUETTE DANOISE

Mme KAREN BRAMSON

Il est très difficile d'être « neutre » j'entends neutre selon sa conscience et le sentiment que l'on a de la stricte justice — lorsqu'on habite un tout petit pays dont les voisins immédiats sont les assassins de la petite Belgique. Aussi, Mme Karen Bramson, journaliste, auteur dramatique, romancière et conseillère municipale, dont le nom fait autorité en Danemark, a-t-elle beaucoup souffert pendant la première année de la guerre.

Pourtant, jusqu'en juillet 1914, Mme Karen Bramson ne détestait pas l'Allemagne. Ses pièces y sont jouées, ses livres y sont traduits : elle-même y faisait de fréquents voyages et la vie lui semblait facile, dans un pays dont les rouages se menaient avec une précision quasi-mécanique, où les trains arrivent sans une minute d'avance ou de retard, et où il est si aisé de téléphoner.

Certes, Mme Karen Bramson préférait la France, puisque « malgré votre administration, Madame, dont on fait connaissance à la douane » elle passait depuis dix ans tous ses hivers à Paris ; mais enfin, pour que fût révélée à ses yeux la vraie Allemagne et qu'elle la méprisât, il a fallu la Belgique martyrisée.

Aussi, après une année de silence obligatoire, Mme Karen Bramson ne résista plus au désir qu'elle avait d'être neutre selon son cœur. Elle partit d'abord pour la Russie, la parcourut jusqu'à ses plus lointaines



M^{me} KAREN BRAMSON

frontières, et put y constater combien, dans toutes les classes de la société, la guerre actuelle est populaire, alors que la guerre russo-japonaise l'était si peu.

Mais, ce courage pour supporter le poids d'une lutte opiniâtre et des malheurs sans nom, cette confiance dans la victoire finale, Mme Karen Bramson voulut surtout les lire dans les yeux des chers amis français. Après bien des hésitations, trop justifiées, elle se décida à traverser ce champ de mines qu'est la mer du Nord, et sa crainte était grande de débarquer dans l'autre monde.

Il faut arriver du Danemark pour chercher et découvrir, dans Paris même, un logis comme celui qu'habite Mme Karen Bramson. Il n'a point la solennité d'un hôtel, car il s'ouvre, familier et pimpant, devant un grand jardin. Le mot d'appartement lui convient moins encore, et à la pensée qu'elle pourrait vivre dans des pièces entourées de murs où l'on entre par des portes furtives et aussitôt refermées. Mme Karen Bramson a des souffrances.

Son « home » tient du cottage par la grâce, de l'atelier par la lumière, de l'église par la dimension et la hauteur des salles et du musée par tout ce qu'il contient de précieux. Contre le vitrage, seules les feuilles des arbres mettent leur écran vert au milieu duquel luit la Seine. Et pour prolonger cette illusion de libre espace, nulle porte, nulle barrière ne vous arrête : on peut errer dans ces salles comme le long d'un sentier fabuleux.

Depuis qu'elle est à Paris, Mme Karen Bramson a pu enfin se montrer neutre ainsi qu'elle l'entend. C'est-à-dire que dans les grands journaux français elle essaie de justifier l'attitude de son petit pays terrorisé et que, dans les journaux danois, elle exalte le sacrifice de notre peuple et le courage des soldats qui défendent Verdun.

Hélène du Taillat.

FERNET-BRANCA
Spécialité de
FRATELLI BRANCA-MILAN

AMER TONIQUE. APÉRITIF. DIGESTIF

LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIENIQUE

se prend avec
de l'eau, du café, du lait, du vin, etc.

AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le pion

Avant de remonter aux tranchées, la compagnie reçut sa part du renfort que le dépôt venait d'envoyer au régiment, fortement éprouvé au cours d'une action sanglante et glorieuse. La demi-section du sergent Fortier s'accroissait ainsi d'une douzaine d'hommes, tous des bleus de la classe 1915, qui ne connaissaient encore la guerre que par les récits de leurs aînés ou par la lecture des journaux.

Règlementairement, le sous-officier se mit à inscrire sur son carnet les noms, prénoms, qualités, des nouveaux arrivants. C'était — ce sous-officier — un homme d'une trentaine d'années, assez chétif, dont le front était déjà dégarni, et dont la figure maigre, aux yeux clignotants derrière le binocle, paraissait insignifiante et morne. Il interrogeait les bleus d'une voix timide, puis, ayant noté leurs réponses, les congédiait d'un geste aimable, comme s'il se fût excusé de les avoir importunés.

Quand il arriva au dernier, il eut, en entendant son nom, un sursaut de surprise, le regarda, puis s'écria, en rougissant un peu :

— Paul Gilbert, dites-vous ? N'étiez-vous pas, il y a cinq ou six ans, élève interne au collège de Pontoise ? Mais oui, c'est bien vous ! Vous ne me reconnaissez pas ? Fortier, votre maître d'études...

Le jeune homme, amusé de la rencontre, serra la main que lui tendait son ancien pion. Mais un officier appela le sergent et interrompit ainsi la conversation. Paul Gilbert s'en alla rejoindre ses camarades, en se remémorant ses relations passées avec Fortier. Cette évocation eut le don de l'assombrir, car il se souvint que ces relations n'étaient guère bonnes.

Au collège, Fortier avait eu tout d'abord — sans qu'on en sût trop bien la cause, et peut-être uniquement parce que son physique était ingrat — la réputation d'un maître sournois et rancunier. Alors, d'innombrables et hargneuses persécutions avaient été instituées contre lui, et l'élève Gilbert ne se cachait pas d'être le chef de ces conspirations puériles, l'instigateur de ces tracasseries mesquines, qui faisaient du triste pion un véritable souffre-douleurs. Ses bourreaux, inconscients mais raffinés, trouvaient d'instinct ses points sensibles. Chaque farce — puisqu'il était convenu que ce n'étaient que des farces — était trop minime en soi pour qu'il en résultât des sanctions préjudiciables à ses auteurs, mais leur répétition quotidienne était lancinante et cruelle.

Gilbert se rappelait très nettement la dernière. Sachant le pion très frileux, il avait imaginé, un jour qu'il gelait très fort, de cacher le pardessus de Fortier. Celui-ci avait dû, en sortant de la salle d'études surchauffée par un poêle poussé au rouge, surveiller la récréation en grelottant dans sa mince jaquette élimée. Le lendemain, il donnait sa démission et s'enfuyait, poursuivi par les acclamations ironiques de ses élèves.

A présent, le soldat Gilbert ne laissait pas d'être inquiet quant aux suites de cette mauvaise plaisanterie de sa jeunesse. Étant donné le caractère de bassesse qu'il prêtait à Fortier, devenu cette fois son chef pour de bon, il craignait que ce dernier ne prit sa revanche du passé.

Le soir même, le régiment remonta aux tranchées, et la compagnie de Gilbert se trouvant en première ligne, le jeune soldat subit le baptême du feu. Ce baptême fut constitué par un bombardement assez intense de minenwerfer. Et Gilbert, en attendant son tour de garde, s'accroupit dans un coin de la « cagna », complètement abruti par le roulement continu des explosions et hanté par la pensée sinistre et vraisemblable que l'abri allait s'écrouler sur lui. Il vit que le sergent ne manifestait aucun émoi, mais lisait tranquillement un petit volume, à la lueur d'une chandelle malodorante qu'il devait souvent rallumer à cause du déplacement d'air que faisaient les déflagrations des engins. Sa figure souffreteuse et malingre semblait ennoblée, mais Gilbert, s'entendant dans ses préventions, s'ingéniait à y découvrir une expression sarcastique et méchante.

Lorsque l'heure vint pour lui de prendre la garde, le jeune homme regarda, en passant, quel était le livre qui absorbait Fortier. Ayant constaté que c'était un Plutarque, il murmura : « Hypocrite et poseur ! » Puis il sortit et alla se placer à son créneau.

Le minenwerfer semblait avoir fait trêve et la nuit était maintenant relativement calme. Mais il pleuvait, et Gilbert, au bout de quelques minutes, commença de frissonner. Lorsqu'il aurait passé deux heures sous l'ondée, il serait trempé et devrait s'al-

ler coucher ainsi dans la cagna fangeuse, sans rien pour se sécher. Son casque formait gouttière et un filet d'eau tombait dans son cou, tandis que sa capote se transformait peu à peu en éponge...

Une voix prononça, tout près de lui : « Rien de nouveau, sentinelle ? » — « Rien, sergent », répondit-il, en reconnaissant Fortier qui faisait sa ronde, enveloppé dans une grande pèlerine caoutchoutée.

L'ancien pion considéra quelques instants de ses yeux tristes le soldat, qui se courbait sous l'averse. Avant retiré sa pèlerine, il la lui mit sur les épaules, d'un geste paternel, en disant très doucement : « Laissez-moi faire, mon petit ; moi, j'ai l'habitude ! »

Puis il continua sa ronde, tandis que la pluie redoublait et que Gilbert, bien abrité par le caoutchouc, éprouvait, au souvenir du pardessus du pion et au contact de la pèlerine du sergent, un sentiment tout ensemble pénible et doux, de remords et d'attendrissement.

Léon Groc.

Une commission gouvernementale belge prépare le retour au pays

LE HAVRE, 20 juillet. — Le ministre de la Justice belge vient de constituer une commission qui aura pour mission d'envisager et de préparer toutes les mesures d'ordre judiciaire et administratif à régler d'urgence, en vue de l'évacuation par l'ennemi des territoires occupés et afin qu'il soit possible de réunir le Parlement et que les autorités puissent reprendre l'exercice régulier de leurs fonctions.

Préside par M. Carton de Wiart, cette commission comprend les principaux fonctionnaires des divers ministères.

Sur l'initiative de M. Baryer, ministre de l'Intérieur, le Conseil de cabinet a décidé la constitution d'une commission chargée d'arrêter le statut des réformes à accomplir. Cette commission est composée de M. Baryer comme président et de MM. Courtemont, Gabbet d'Alviella, Renkin et Vandervelde. Elle fera appel aux autorités militaires compétentes pour contribuer à élaborer ce statut.

Communiqués

Une exposition d'images militaires sera inaugurée aujourd'hui, à 2 heures, 47, avenue de l'Opéra, par le général Brugère et M. Charles Richet, de l'Institut.

4 La Malmaison. — Après une réouverture strictement limitée par les difficultés actuelles d'entretien et de surveillance, le château et le parc sont de nouveau fermés. En six semaines, les entrées ont été de 47.965, qui ont produit 10.802 francs supérieurs de 6.105 entrées et de 3266 fr. 50 à celles de l'an dernier, au bénéfice du comité des Lettres, de l'Œuvre Fraternelle des Artistes et de la Casse de Secours de l'Aéronautique.

ECOLE Boulevard des Capucines, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 63
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

Aux Invalides. — La veuve de M. Thome reçoit la croix de son mari



Une prise d'armes a eu lieu, hier matin, aux Invalides. Deux compagnies du 230^e territorial d'infanterie avec la musique du régiment, sous les ordres du colonel Bétournay, et une compagnie de fusiliers marins rendaient les honneurs.

Le général Cousin a distribué une croix d'officier de la Légion d'honneur et 7 croix de che-

Qui donc a dit qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ?

Nous recevons d'un de nos lecteurs une lettre dans laquelle il nous demande pour quelles raisons les pouvoirs publics se refusent à décider la réouverture de la chasse en septembre prochain :

L'abondance du gibier, écrit notre correspondant, fait, paraît-il, courir un danger sérieux à l'agriculture, et nombreuses sont les régions qui en souffrent. De plus, en présence du renchérissement constant des denrées alimentaires, et de la viande en particulier, l'apparition sur le marché d'une quantité importante de gibier serait un sérieux appoint pour le problème de l'alimentation.

Tout cela, cher lecteur, est parfaitement juste. Mais votre lettre n'en est pas moins complètement inutile. Apprenez en effet cette vérité, que les naïfs seuls ignorent : la chasse est ouverte !

Elle est ouverte, il est vrai, dans des conditions assez spéciales, et bien en rapport avec l'état de guerre. Que l'on en juge.

Jadis, nul ne pouvait poursuivre le gibier sans s'être muni d'un permis de chasse dont le coût était de 30 francs...

La législation actuelle — inventée sans doute pour ménager la rancœur des chasseurs mobilisés — est bien plus accommodante.

Un permis de chasse de 30 francs ? Allons donc ! On n'en délivre pas...

Mais — pour 1 fr. 20, coût d'une simple feuille de papier timbré — l'administration préfectorale délivre des « permissions de destruction d'animaux nuisibles ».

Ces permissions donnent droit à six fusils, c'est-à-dire à six autorisations de chasser « ces animaux nuisibles ». Pour vingt-quatre sous — quatre sous par personne — ce n'est pas cher !

Et comme les « animaux nuisibles » sont, aux termes des décrets préfectoraux (voir les textes) les faucons, les perdreaux, les lièvres, il faut se demander de quoi se plaignent, encore, les chasseurs qui payaient, jadis, 30 francs le droit de poursuivre les mêmes animaux... nuisibles ?

Au fait, les chasseurs, peut-être, se plaignent de la façon un peu paradoxale dont les pouvoirs publics, par de telles mesures, abusent l'opinion ?

Qu'ils ont tort, en ce cas ! — Tout cela est d'un si joli jeu, d'une si bonne politique électorale, car, enfin, en autorisant que l'on chasse tout en ne chassant pas (et cela à prix réduit), ne satisfait-on pas tout le monde, ceux qui savent et ceux qui ne savent pas ? Tout le monde, oui, sauf le Trésor, mais le Trésor !...

La France est riche. Elle l'est à ce point — c'est bien évident — que les pouvoirs publics ne sauraient songer à rétablir, tout franchement, le permis de chasse de 30 francs et qu'ils nous taxeraient de folie si nous osions suggérer qu'on pourrait peut-être rétablir tout simplement le bon vieux permis d'avant guerre.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, est arrivé à Evian, où il va faire une cure.

— Parmi les citations à l'ordre du jour, nous relevons celles : Du lieutenant Gustave Dumas, député de Maine-et-Loire, déjà plusieurs fois cité et décoré de la Légion d'honneur. A rejoint volontairement le 1er régiment d'infanterie, pour prendre part aux durs combats livrés devant Verdun, et s'y est conduit avec bravoure. A été donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation.

De M. Albert Lucien Bastien, canonnier servant au 107^e régiment d'artillerie lourde. Servant téléphoniste d'un calme et d'un courage admirables, s'expose de jour et de nuit au feu incessant de l'ennemi pour maintenir les liaisons téléphoniques. En particulier pendant la période du 21 au 25 juin 1916, a déployé la plus grande bravoure pour réparer rapidement malgré le bombardement continu d'obus de gros calibre les lignes fréquemment coupées.

DEUILS

— Hier matin, en l'église Saint-François-Xavier, a été célébrée, à onze heures, une messe pour le repos de l'âme du duc de Rohan, député du Morbihan, capitaine de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, mort glorieusement pour la France.

Au premier rang, derrière Mme la duchesse douairière de Rohan, la princesse Lucien Murat, la comtesse de Caraman, sœurs du défunt; vicomtesse de Rohan et marquise de Mailly-Nesle, ses belles-sœurs duchesse de Caynes, sa tante; comte de Larnac, son beau-père; vicomte de Rohan, son frère; comte Jacques de Rohan-Chabot, son beau-frère.

Assistance : MM. Deschanel, président de la Chambre; Mithouard, président du Conseil municipal de Paris; Viviani, Clémentel, Denys Cochin, Maginot, etc.

Les ambassadeurs d'Angleterre, des Etats-Unis et Mme Sharp, de Russie et Mme Isvolsky, d'Espagne et Mme la marquise de Monti, les ministres pénitenciers de Norvège et la baronne de Wedel-Jarlsberg, de Danemark, de Serbie, de Belgique, de Suède, de Roumanie et Mme Lahovary, général de Kerdrel, marquis de Maille, Dausette, A. Sarrailh, Joseph Denais, Baduel, sir H. Austen Lee, M. Arthur Meyer, général Canonge, vice-amiral Hesson, etc., etc.

Nous apprenons la mort :

De M. Joanny Cote, sous-préfet de Cesson (Mayenne), capitaine mitrailleur, mort pour la France, le 25 juin. Originaire de Grenoble, M. Cote fut sous-chef de cabinet au ministère de l'Agriculture; il était le frère de M. Léon Cote, consul de France à Port-Saïd et ancien chef de cabinet de M. Briand.

De l'éminent docteur sir Victor Horsley, décédé en Méso-potamie, des suites d'une insolation. Il avait servi comme médecin en France, l'année dernière.

De l'officier d'escadrons comte Henri de Vaux, commandant l'équipage de pont d'armée n° 2, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France, en service commandé, le 11 juillet, âgé de cinquante-cinq ans, père de Jean de Vaux, engagé volontaire au 3^e dragons, mort à l'hôpital militaire de Versailles dernièrement.

De l'officier Frédéric Borel, directeur de la Santé, à Marseille, décédé à quarante-neuf ans.

De M. George Coffin Little, décédé âgé de quatre-vingt-deux ans.

De M. Henri Bouchet, ancien zouave pontifical et capitaine des mobiles de l'Ain, décédé en son château de Beauregard (Ain), à soixante-dix-neuf ans.

UNE MANIFESTATION en l'honneur de la Serbie

Une imposante manifestation en l'honneur de la Serbie s'est déroulée hier dans l'ancien hôtel des princes Borghèse, transformé en hôpital de l'Ecosse par le docteur G. Bonnet, médecin-chef.

M. Vesatchi, ministre plénipotentiaire de Serbie en France, présidait.

M. Paul Lahbè, aux applaudissements de l'assistance, fit une éloquentة conférence sur l'héroïsme du peuple serbe.

Pour terminer, Mme Folia Laviune chanta les hymnes serbe, anglais, russe et la Marseillaise.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — Aujourd'hui vendredi, le Dédale, pièce en cinq actes de M. Paul Hervieu avec MM. Albert Lambert, M. Paul Monnet, Henry Mayer, Siblot, Havel, Mmes Bartet, Prévost, Deonté, Emilienne Ruy et Théry.

CINEMAS -- ATTRACTIONS

OMNIA-PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés). — La Direction de l'Omnia ne bluffe jamais; elle affirme que le programme de cette semaine est extraordinaire et fera défiler tout Paris à l'Omnia. En effet, l'Omnia a su se réserver la priorité du célèbre film américain Forfeiture (la femme qui manque à la parole donnée) elle choisit, d'ailleurs, on n'a vu sur la scène ni sur l'écran une semblable puissance d'expression dramatique. Forfeiture est un film unique.

Ce n'est pas tout; le programme comprend encore : Vieux papiers, une charmante scène d'actualité de Mlle Nandey, jouée par Mlle Sauter, qui aura un grand succès; il s'agit d'un jeune garçon qui fait la récolte des vieux papiers, et la suite de la remarquable série de la Bataille de la Somme. Toutes les loges pourront être retenues d'avance. S'adresser au contrôle, on ne pourra pas louer par téléphone.

AU GAUMONT-PALACE, ce soir et demain, les deux dernières représentations de la saison. — Peine d'amour; John le Saboteur; la Huse de grand-père; l'illustre Machefer; Fête millitaire serbe, etc., etc.

VENDREDI 21 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 h. 30, le Dédale. Opéra-Comique. — Relâche. Athénée. — A 8 h. 30, Louté. Apollo. — A 8 h. 15, Nini. Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Château de la mort lente. Gymnase. — A 8 h. 45, la Chaperelle anglaise. Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le Secret de Samson. Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 45, le Chemineau. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flambee. Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Veilleur de nuit (Sacha Guitry, Charlotte Lercel); Ou allons-nous ce soir? (Mat. Jeudi et dim.) Renaissance. — A 8 h. 40, l'Hôtel du Libre-Echange. Trianon-Lyrique. — A 8 heures, Ufas Helyett. Variétés. — A 8 h. 30, la Revue et l'Ecole du Piston. Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — Peine d'amour; John le Saboteur; la Huse de grand-père; l'illustre Machefer; Fête millitaire serbe, etc., etc.

Omnia-Pathe. — Forfeiture; Vieux papiers (comédie). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.



LES SPORTS

Les épreuves de classement pour pur sang

Les éleveurs de pur sang ont enfin gain de cause. Un arrêté ministériel du 17 juillet autorise l'organisation d'épreuves de sélection, autrement dit de courses d'un intérêt purement technique, sans public, sans enjeu et sans pari d'aucune sorte. Ces épreuves auront lieu entre le 31 août et le 12 novembre prochains sur les hippodromes de Caen, Montluçon et Mont-de-Marsan.

C'est à la Société d'Encouragement qu'est due cette heureuse solution. C'est elle qui a sollicité l'autorisation ministérielle, qui a établi le programme des épreuves et va les organiser à ses frais. Elle a prévu pour cela un budget d'un million. Avec l'appointement fourni par les autres Sociétés : 140 ou 150.000 fr. par la Société des Steeple Chase, 100.000 francs par la Société Sportive, 12.000 par la Société de Sport de France, cela fait environ 1.250.000 francs que les propriétaires et éleveurs de pur sang français vont avoir à se partager.

Les trois premières journées auront lieu à Caen, probablement les 4, 5 et 6 septembre, et les trois suivantes seront données sur le même hippodrome huit jours après. Puis viendront, toujours à une semaine d'intervalle, les réunions de Montluçon, et enfin celles de Mont-de-Marsan.

Les programmes paraîtront très probablement dans le Bulletin des Courses, du 28 courant. Ils reproduiront dans leurs grandes lignes, et toutes proportions gardées, les programmes traditionnels de Longchamp et de Chantilly : c'est-à-dire qu'ils comprendront des épreuves créées sur le modèle des poules de Longchamp, du prix de Diane du Derby, du Royal Oak, et qui en seront, au point de vue technique, l'équivalent.

C'est un très gros effort que s'imposent nos sociétés de courses, et tout particulièrement la Société d'Encouragement. Pour réaliser les 1.250.000 francs promis, elles devront vendre leurs titres à des taux de 30 à 35 0/0 inférieurs à leur prix d'achat. C'est donc une perte réelle d'environ un million qu'elles vont subir, et une perte complète, puisqu'il s'agit de courses sans paris, sans entrée payante, sans recette d'aucune sorte. Ces 1.250.000 francs sont un débours définitif et sans compensation possible. De la part de ceux qui vont les encaisser il y aurait ingratitude à ne pas s'en souvenir.

Fridolin.

CYCLISME

Champigny-Gretz et retour. — L'active société de la place Saint-Ambroise fera disputer, dimanche prochain, une course de 45 kilomètres sur l'excellente route de Champigny à Gretz et retour. Cette épreuve, bien dotée par l'Union Vélocipédique Parisienne, sera bien accueillie par nos jeunes cyclistes. Les engagements, 6 fr. 50 remboursables à tous les partants, sont reçus au siège de l'U.V.P., 1, rue Saint-Ambroise, et clos ce soir, à 9 heures.

Deux suspensions. — Par décision de l'U.V.F., Lavade et le champion suisse Rheinwald sont suspendus jusqu'au 31 décembre 1916.

FETTERION D'EXCELSIOR DU 21 JUILLET 1916

41

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXII

Le Bouddha de mort

Depuis le départ de la bande sinistre, Jack Arvinson, en proie à un malaise fort déprimant, errait anxieusement dans le dédale des chambres souterraines du domaine de Li-Pou-Fang.

Et, autour de lui, c'était toujours le même et hallucinant silence.

Le bruit de ses pas hésitants était étouffé par la haute laine des tapis ou l'épaisseur des nattes enroulées de soieries aux broderies de légende.

Soudain, brisé d'émotion, les nerfs morts d'avoir trop vibré, il se laissa choir dans un coin, désespérant de sortir de ce labyrinthe infernal.

Il regarda l'heure à sa montre : il était 5 heures.

Cinq heures du matin !

Il y avait plus de quatre heures qu'il piétinait dans ce souterrain qui s'était refermé sur lui comme un piège.

Littéralement fauché, il s'endormit sans en avoir conscience.

Lorsqu'il se réveilla, il était midi.

D'avoir pris un peu de repos, cela lui rendit quelque courage.

Il reprit sa marche au long d'étroits corridors.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

à travers cette enfilade interminable de salons, de fumoirs et de pièces aux murs laqués ou drapés d'étranges tentures.

Helas ! ses recherches, sa course à l'issue tant désirée, restèrent vaines.

Vers 6 heures, il se retrouva dans la fameuse salle qui servait aux Boches pour leurs réunions secrètes.

Il n'y était pas depuis un quart d'heure que son attention fut attirée par un froissement de soie.

En hâte, il se réfugia dans sa cachette de porcelaine.

A peine eut-il le temps de se recroqueviller dans l'immense potiche que la pièce s'éclaira.

Li-Pou-Fang, vêtu d'une robe cramoisie brodée de grands chrysanthèmes noirs, apparut, suivi de Pouang-Hang.

Mais le Chinois ne fit que traverser cette salle.

Et bientôt son ombre s'évanouit dans la nuit de la chambre voisine.

Jack décida de rester dans sa cachette.

Il attendit cinq heures dans sa prison de kaolin, ténailé par la faim, torturé à la pensée qu'il lui fallait rester là impuissant et assister à la préparation du plus lâche des attentats.

Un peu avant minuit, la salle à nouveau fut baignée de lumière et la bande défila, prenant, comme la veille, place autour de la table.

Mais aucun d'eux ne prit la parole.

Ils attendaient Li-Pou-Fang.

Les douze coups de minuit sonnèrent à la pendulette que Pouang-Hang avait placée sur la table, puis, la demie, puis une heure.

Alors, une certaine nervosité s'empara des bandits.

Ils savaient que Li-Pou-Fang avait été à Argirh-City.

Ils savaient qu'il tentait de surprendre le secret du cabinet blindé.

Allait-il réussir ?

Comme la demie d'une heure sonnait, la ten-

ture du fond de la pièce fut soulevée comme par enchantement, et Li-Pou-Fang parut.

Il était livide... livide de rage.

Il avait bien réussi à s'introduire dans le cabinet blindé, précédé par Perry, dominé, endormi par le Chinois, mais il n'avait pas trouvé le dossier secret.

Où était-il ?

Tchéou avait promis de faire parler Perry.

Perry allait venir.

Et, en effet, James, à son tour apparut, pâle, décomposé, se traînant avec peine, mais tenant entre ses mains tremblantes le fameux dossier.

Alors, Li-Pou-Fang se rua sur lui, le lui arracha.

Victoire !

Tel un fauve, fouillant les chairs de sa proie, Li-Pou-Fang fouillait dans les notes, les lettres, les projets du traité.

Eufin !

Il poussa un cri de triomphe.

Il avait ce qu'il cherchait.

Ses compagnons se ruèrent à leur tour sur le fameux traité.

Et le comptait prit corps.

Soudain la voix de Li-Pou-Fang s'éleva, sèche, tranchante.

L'odieux Chinois décida :

— Demain, au lever du jour, un dernier avis sera donné à Argirh. Par Pung, nous saurons ce qu'il décidera.

— Comment ?

— C'est mon secret... les téléphones d'Argirh-City n'ont rien de caché pour moi... Laissez-moi faire... Laissez-moi ! Sortez tous ! Sortez ! Je le tiens ! Demain soir, ici, à la même heure !

Littéralement ahuris, désespérés, les Boches, docilement, cependant, se retirèrent.

Aussitôt que Li-Pou-Fang fut seul avec Perry il le fit questionner par Tchéou au sujet du secret du mécanisme des trappes d'acier qui faisaient

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 20 juillet 1916

Belle réunion hier à notre marché libre de la Bourse, le soleil s'étant mis de la fête. Les quarante jours de Saint Médard ayant pris fin, nul doute pour nos cultivateurs, fidèles aux vieux dictons, que les pluies vont faire place à une température sèche et douce en rapport avec la saison et que les récoltes en profiteront largement.

Les blés nouveaux du Dauphiné ont fait leur apparition sur nos marchés : leur qualité est bonne et ils valent 32 fr. 50 à 33 francs les 100 kilos. Les blés vieux, offerts sur place, sont cotés 31 à 35 francs, départ pour Seine-et-Marne, Eure-et-Loir ; autres départements, 32 à 34 francs, suivant qualités et provenances. Farines, peu offertes, sans variations depuis huit jours, 3 fr. 75 à 45 francs les 100 kilos, logés, ou 65 francs le gros sac à Paris. Rien à dire des sons, la taxe empêchant toute transaction.

Seigles, plus calmes ; cours : 30 fr. 75 à 31 fr. 50 suivant transport.

On offre des orges nouvelles, de 39 fr. 50 à 39 fr. 75 ; seigles, délaissés, et cours nominaux de 40 à 41 francs. Avoines, farines : vient 40 à 42 francs. Maïs, enousse de 2 à 3 francs, de 78 à 82 francs, suivant provenances.

L'avoine indigène est sans affaires, à cause de la taxe. Malgré la hausse, les exotiques sont recherchées. Les avoines de Bretagne valent 31 fr. 50 à 32 francs les 100 kilos, départ.

Fécules, fermes de 88 fr. 50 à 89 fr. 50. Trefle incarnant, 134 à 135 francs.

Sucres : mêmes plaintes de l'épicerie de province ; celle de Paris est davantage favorisée, et le consommateur peut s'approvisionner régulièrement. Huile de lin, ferme à 130 francs.

Les saufs sont fermes à la hausse de 2 francs, que nous avons signalés hier en cotant 143 francs.

Nous avons résumé hier la situation des alcools, vins et cidres. Depuis hier, les alcools dédouanés avant le 1^{er} août sont atteints par la réquisition. D'après le *Journal officiel* les sorties des vins de la propriété ont été de 951.325 hectolitres ; les quantités soumises à la circulation, 2.406.420 hectolitres, et le stock commercial à fin juin était de 8.178.510 hectolitres. Le stock commercial a baissé en deux mois d'un peu plus d'un million d'hectolitres.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp. 89, liv. 3 mois, 87 1/2 ; Etain comptant, 163, liv. 3 mois, 163 1/2 ; Zinc comptant, 58 ; Argent, l'once 31 g. 1035, 29 d. 5/8.

La Bourse de Paris

DU 20 JUILLET 1916

C'est de plus en plus le calme qui prévaut dans les tentatives du marché, la période estivale des vacances raréfiant peu à peu le nombre des professionnels.

Nos rentes demeurent cependant en faveur : c'est aujourd'hui le 5 0/0 qui est le mieux orienté, passant à 90 60, le 4 0/0 se retrouve à 61 60. Aux emprunts étrangers, l'Extérieure espagnole s'établit à 98 00. Russes peu traités. Serbe recherché à 57 50.

Banques, fermes : Banque de France, 3.050. Banque de Paris, 1.150 au lieu de 1.125. Union Parisienne, 678 contre 660. Lyonnais, 1.198. Chemins de fer, calmes : quelques demandes aux lignes espagnoles. Saragossa, en gain de 2 points à 433. Rio, un peu mieux tenu à 1.740. Enfin, les valeurs russes sont irrégulières : Malizor, 800. Toulon, 1.129 contre 1.119.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2; Suisse, 41; 1/2; Amsterdam, 215; Pétersbourg, 180 1/2; New-York, 590 1/2; Italie, 92; Barcelone, 250.

du cabinet de James et du Laboratoire d'Argirh de véritables tombes.

Lorsqu'il sut tout ce qu'il désirait savoir, il frappa sur un gong.

Pouang-Hang parut.

Sur un signe de Li-Pou-Fang, il s'esquiva en hochant, pour revenir quelques instants après portant sur ses bras un paquet de vêtements tout en soie noire.

Li-Pou-Fang arracha, plutôt qu'il n'enleva, sa robe, revêtit un maillot couleur de nuit, se passa le visage et les mains au noir de fumée et sortit de la pièce en invitant Tchéou à le suivre.

Et la salle retomba dans l'obscurité la plus complète.

Mais Jack, étouffant un cri de rage bondit hors de sa cachette, se jeta à la poursuite du groupe.

Mais, comme il allait atteindre la tenture derrière laquelle Li-Pou-Fang venait de disparaître, celle-ci fut soulevée d'un geste rapide.

La pièce, à nouveau, fut inondée de clarté.

Li-Pou-Fang était devant Jack!

Et, derrière le Chinois, quatre de ses serviteurs, armés jusqu'aux dents, et derrière eux Pouang-Hang.

Jack resta médusé.

Pouang-Hang, tandis qu'on s'assurait de la personne de Jack, véritable loque humaine, s'écria, en grinçant des dents entre chaque mot :

— Je savais bien qu'on avait pénétré ici !

Jack sentit le froid de la mort le pénétrer jusqu'aux moelles.

Li-Pou-Fang, dont les yeux lançaient des éclairs, se prit à sourire atrocement.

De sa voix cristalline, il ordonna :

— Qu'on conduise ce traître à la salle du Boudha... et que la nuit se fasse sur lui!

Et il disparut, non sans avoir donné à voix basse des ordres à Pouang-Hang, qui eut un ricanement terrible et s'effondra jusqu'à terre.

La Bande molletière

"THE PRATIC"

la préférée des Cyclistes. — En vente partout.



GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS, A. R. & Co, 10, rue de Valenciennes, Paris.

SOLDATS BLESSES, CONVALESCENTS, recevez gratuitement. legons Beurs mis de pain par jne homme art. peintre. Ecrire : Géo Navarre, 17, rue Daru, Paris (13^e).



DEMANDEZ LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE

SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

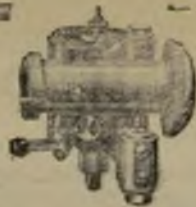
REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE

qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} qualité : Marque Or; 2^e qualité : Marque Bronze. En vente dans les Grands Magasins et toutes Boutiques de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc. Gues : La Touriste, Paris.

L'application du CARBURATEUR ZÉNITH



à la presque totalité des avions militaires leur a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur "ZÉNITH"

Siège social et usines :

54, chemin Feuillet, LYON

Maison à Paris :

15, rue du

Débarcadere

Usines et succursales :

Paris, Londres, Bruxelles, La

Haye, Milan, Turin, Detroit, New-

York, Genève.

Le siège social de Lyon répond

par courrier à toutes demandes

de renseignements d'ordre

technique ou commercial.

Envoi immédiat de toutes pièces.



CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Villégiatures et tourisme sur la côte sud de Bretagne

Le train d'Orléans dessert la Côte sud de Bretagne au départ de Paris-Quai d'Orsay par sa grande ligne d'Orléans-Tours-Nantes qui permet au passage la visite des beaux châteaux de la Loire.

Tout le long de cette côte, on peut villégiaturer sur les plages charmantes de Pornichet, de la Baule, du Pouliguen, du Croisic, de Batz (proches de Saint-Nazaire, point de départ de paquebots pour l'Amérique Centrale, de quibéron traversée pour Belle-Ile, Concarné, Bannenez, Bug-Mell, Morgat, etc.). Il y a aussi dans la région de splendides falaises rocheuses (Plozeau du Raz et de Penmarc'h), des églises aux toitures d'ardoises, des calvaires artistiquement travaillés (Plozeau-Danville, Pleyben, etc.). Enfin, dans le département du Morbihan, curieux aussi par sa mer intérieure, se voit la plus riche profusion de monuments mégalithiques (menhirs et dolmens de Carnac et de Larmor-Biquet).

Un service de trains express de jour et de nuit donne toutes facilités pour les villégiatures et le tourisme.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Le gérant : VICTOR LIEVEGNIAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Lorsque Li-Pou-Fang eut disparu, Pouang-Hang se dressant de toute sa hauteur devant le nain, machonna, la voix éraillée par la rage :

— Alors, tu crois qu'on peut ainsi, impunément, franchir le seuil de cette demeure, petit monstre ? Allons, qu'on le ligote solidement et qu'il soit fait ainsi que Sa Hauteur vient d'en décider.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le pauvre petit fut ligoté, ficelé, bâillonné, saisi et transporté dans la salle du Boudha.

— Allons, jura-t-il, ma carrière de policier n'aura pas été longue... C'est dommage. Je commençais à y prendre goût.

Il n'eut pas le temps d'en penser davantage... On venait de le jeter dans l'intérieur de cette statue de bois devant laquelle il n'avait pas pu passer sans frissonner.

Il se sentit harponné pour ainsi dire par des crampons de fer qui lui meurtrissaient le cou, les poignets et les chevilles.

On le soulagea de ses liens... ils devenaient inutiles.

Comme il fixait son regard sur la partie du corps du nain qui, séparé en deux, formait portes, un cri d'horreur jaillit de sa gorge.

Le bois de ces portes venait de se hérissier de longues pointes d'acier.

Un trait de lumière traversa son esprit...

Quel supplice atroce lui réservait-on ?

Avec quel raffinement allait-on le martyriser ?

Il allait le savoir.

La voix de Pouang-Hang, caverneuse, s'éleva dans le silence tragique.

— Lentement, les bras de la divine image vont, en une mortelle étreinte, se refermer sur toi.

Ainsi sont morts et mourront ceux qui tenteront de surprendre les secrets des souterrains du domaine de Li-Pou-Fang.

Sur un nouveau signe de Pouang-Hang, ceux qui s'étaient jetés sur le nain s'éclipsèrent en courant.

Le Chinois, après un dernier ricanement à l'adresse d'Arvinson, sortit à son tour.

Arrivé sur le pas de la porte, son index droit appuya sur un ressort secret et il dit en manière d'adieu :

— Que la lumière te soit accordée... Tu te verras mieux mourir.

Raffinement du crâne !

Jack poussa un premier cri d'horreur !

Les portes de mort venaient d'osciller sous l'impulsion d'une force invisible, d'osciller faiblement, de quelques millimètres.

— Ah ! les monstres, ne put s'empêcher de s'écrier Jack. Ils vont mettre au moins cent heures à me supplicier.

Il ne se trompait pas.

Son agonie devait durer trois jours.

Et tandis que le malheureux protégé de Broadway allait vivre sa terrible mort, qu'allaient devenir Argirh, Edith et le traître Perry, — car, pour Jack, Perry n'était qu'un traître.

Ce qu'allaient devenir ces malheureux, le lecteur le sait déjà en partie, car nous voici revenus aux heures tragiques qui allaient précéder l'emprisonnement d'Argirh et de Perry dans la cage de fer.

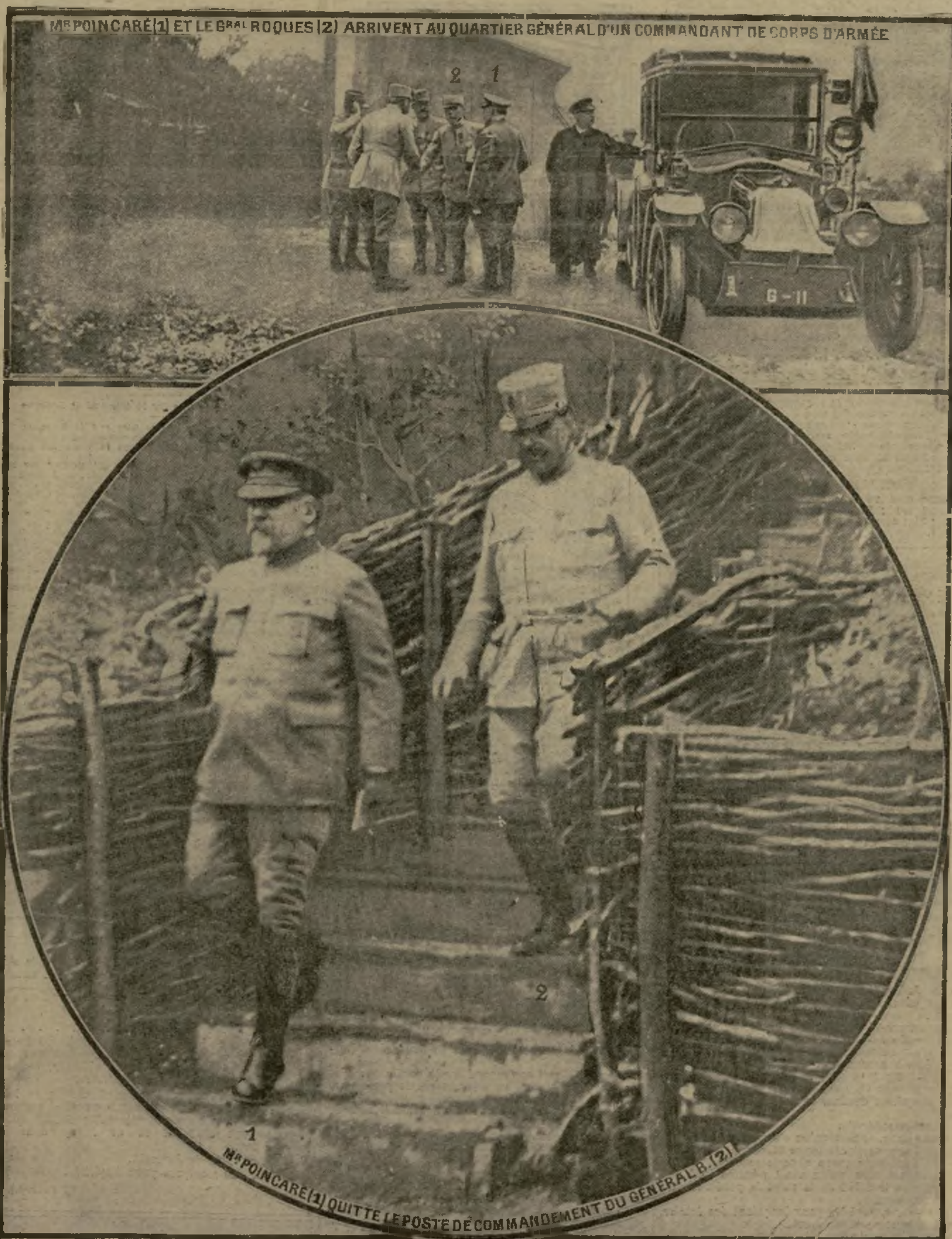
Martyre moral de James...

Martyre des martyres pour Argirh!

(A suivre.)

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

M. Poincaré et le général Roques sur le front de la Somme



Le Président de la République accompagné du ministre de la Guerre s'est rendu, il y a peu de jours, à Verdun et de là sur le front de la Somme où, en compagnie de quelques-uns des généraux qui dirigent le combat sur ce point, il a parcouru certaines des positions enlevées par nos troupes. Le chef de l'Etat et le général Roques n'ont pas ménagé leurs félicitations pour la façon brillante dont a préludé la grande offensive.